

L'inconnu de la poste

Du même auteur

*La Fabrication de l'information.
Les journalistes et l'idéologie de la communication*
(avec Miguel Benasayag)
La Découverte, 2000

Résister, c'est créer
(avec Miguel Benasayag)
La Découverte, 2002

La Méprise. L'Affaire d'Outreau
Éditions du Seuil, 2005
Points n° P2499

Grand reporter. Petite conférence sur le journalisme
Bayard, 2009

Le Quai de Ouistreham
Éditions de l'Olivier, 2010
Points n° P2679

En France
Éditions de l'Olivier, 2014
Points n° P4187

FLORENCE AUBENAS

L'inconnu de la poste

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0988.2

© Éditions de l'Olivier, 2021.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Marie-Ange, Caroline et Marie,
au PRF forever*

Prologue

La première fois que j'ai entendu parler de Thomassin, c'était par une directrice de casting avec qui il avait travaillé à ses débuts d'acteur. Elle m'avait montré quelques-unes des lettres qu'il lui avait envoyées de prison. Quand il a été libéré, je suis allée le voir chez lui à Rochefort, à Foix chez son frère, sur le bassin d'Arcachon chez sa grand-mère. Routard immobile, Thomassin n'aime pas bouger hors de ses bases. Il faut se déplacer. Je voulais en savoir plus sur lui, je le lui avais dit, en précisant que je n'écrivais pas sa biographie, mais un livre sur l'assassinat d'une femme dans un village de montagne, affaire dans laquelle il était impliqué. Mon travail consistait à le rencontrer, lui comme tous ceux qui accepteraient de me voir. Ses réponses à mes questions se perdaient dans le vide. Il répétait : « On en parlera quand tout sera fini... »

À la direction centrale de la police judiciaire, à Nanterre, un gradé m'écoute raconter. « On fera le procès-verbal ensuite. » Après des années de reportage sur ce crime, j'ai été convoquée. Je n'ose pas ajouter « à mon tour », mais c'est pourtant mon

impression. Le dossier, que la justice croyait bientôt bouclé, vient de basculer sur un mystère.

« Quel a été votre dernier contact avec Thomassin ? » demande le policier.

C'était en août 2019, dans les derniers jours du mois. Il devait se rendre à une confrontation à Lyon, il était impatient d'y être. Pour lui, ça ne faisait aucun doute : ce serait le dernier acte d'une très longue instruction. Il en attendait beaucoup, persuadé qu'il allait enfin en sortir. Nous nous étions donné rendez-vous au palais de justice, à Lyon. J'arrivais de Paris, l'air vibrait de chaleur. Nous devions nous retrouver à midi. Il était midi.

La placette devant le tribunal paraissait déserte. En m'approchant, j'ai distingué une trentaine de silhouettes, plaquées contre un muret, cherchant désespérément à fuir le soleil dans cette unique flaque d'ombre. Thomassin devait être parmi elles, c'est ce que j'ai pensé. Mais non. J'ai attendu, je l'ai appelé. Son téléphone sonnait dans le vide, ce qui m'a d'abord rassurée. La preuve que sa ligne n'avait pas été coupée, comme ça lui arrive souvent. Plusieurs fois, je me suis précipitée vers un inconnu, croyant que c'était lui. L'heure tournait. J'ai fait le tour du bâtiment, en essayant de repérer les bancs publics. Thomassin a une prédilection pour les bancs publics. Nous y avons passé des après-midi entiers à regarder des films sur mon portable. C'étaient souvent les mêmes, jamais ceux dans lesquels il avait joué. Ensuite, il proposait en général de m'apprendre à faire la manche dans la rue. « Selon les règles », précisait-il avec sérieux. Il vivait des minima sociaux à cette époque.

Je ne l'ai vu nulle part autour du palais de justice de Lyon. Les autres protagonistes de l'affaire sont arrivés un à un, avec

leurs avocats. Celui de Thomassin était seul. Puis je les ai vus ressortir du tribunal. La confrontation avait eu lieu sans lui, il ne s'était pas présenté. C'était la première fois. Il avait toujours répondu à la justice.

À la nuit tombée, son téléphone a cessé d'émettre.

J'ai essayé de me souvenir de notre dernière conversation, un détail m'avait peut-être échappé. Nous avions passé beaucoup de temps en ligne à mettre au point son voyage entre Rochefort et Lyon. Il y avait plusieurs trajets possibles, il ne parvenait pas à se décider, il a tranché in extremis. Nous allions raccrocher quand il avait risqué : « Tu crois que tu pourrais me dépanner pour le train ? » Je m'y attendais. C'était son habitude de demander un peu d'argent autour de lui. Son avocat, ses voisins, ses médecins, ses metteurs en scène, ses amis, on y était tous passés. Je suis allée à la poste lui expédier un mandat de cent dix euros, le montant du billet. On s'est appelés une dernière fois, rapidement, juste pour se dire : « Bon voyage. » C'était la veille du départ.

Le palais de justice de Lyon a fini par fermer. Moi, je me suis décidée à rentrer à Paris. Mon TGV allait démarrer, le dernier, quand j'ai réussi à joindre le colocataire de Thomassin à Rochefort. Comme prévu, il l'avait accompagné à la gare, puis l'avait mis dans le train. Ça faisait longtemps qu'il ne l'avait pas vu aussi joyeux que ce matin-là. Pourquoi il n'était jamais arrivé ? Il ne se l'expliquait pas.

« Que s'est-il passé, selon vous ? » m'a demandé le policier.

I

Le crime

Au centre du Haut-Bugey, une courte bande de terre se faufile entre les montagnes et permet de relier la France à la Suisse sans grimper sur les sommets. Pour qui s'y arrête, le premier saisissement, c'est un lac au milieu des à-pics. Il est plutôt petit, mais d'un bleu pas comme ailleurs, on le dirait intact, donnant à chacun l'impression d'être le premier à le découvrir.

Ce sentiment est d'autant plus vif que nul ici ne semble en faire grand cas. Le chemin de fer et la voie rapide ceinturent ses berges, avec ici une station-service, là un parking déprimant. Mais l'endroit est trompeur, d'une fausse innocence. Vous n'êtes pas là où vous croyez. Le lac de Nantua n'a rien d'une beauté cachée. Disons peut-être une beauté délaissée. Longtemps, il fut l'étape en vogue sur la route de Genève ou de l'Italie. Dans ses carnets de voyage, à l'été 1832, Alexandre Dumas se répand en pages flatteuses sur ce « lac bleu saphir », « comme un joyau précieux », etc. Plus tard, Édith Piaf, Louis Aragon ou l'Aga Khan ont eu leurs habitudes à l'Hôtel de France et au Belle-Rive, qui faisait aussi cabaret. Fernand Raynaud achetait ses borsalinos chez le chapelier de la rue du

Collège, là où une mercière tente désespérément aujourd'hui de revendre son commerce.

Dans les années 70, la construction de l'autoroute a mis en place le contournement du lac, et donc son abandon. Le dernier palace vient d'être transformé en appartements. Seuls rescapés de sa splendeur passée, les homards gravés sur les vitres de ce qui était jadis le restaurant. Une des nouvelles locataires aurait été incapable de situer Nantua sur la carte de France avant de venir s'y installer. Elle ignorait même que ce nom désignait une ville, croyant qu'il s'agissait seulement d'une sauce, « la sauce Nantua, vous savez, celle qu'on servait autrefois dans les banquets, épaisse et rose comme la porcelaine pour salle de bains ». Elle n'en repartirait plus. On ne quitte pas facilement le coin. Un jour, on voudrait aller voir ailleurs, mais c'est trop tard : quelque chose vous a attrapé ici et ne vous lâche plus. Vous restez.

Donc ça commence au bord de ce lac, un jour d'été 2007, le 27 juin exactement. Bien que la haute saison démarre, Gérard Thomassin n'a aucun mal à trouver une place au camping de Port, près de Montréal-la-Cluse, un gros village en face de Nantua, sur l'autre rive. Mireille, la patronne, se souvient qu'il portait malgré la chaleur un coquet chapeau de feutre, des gants et un manteau mi-long, en cuir noir. Il lui tend ses papiers. 33 ans, 1 m 70, 52 kilos. Domicilié à Rochefort. Une femme l'accompagne, un peu plus âgée, Corinne. La veille, on les a vus dormir dans une Renault Kangoo grise sur le parking du cimetière, à la sortie de Montréal-la-Cluse, là où commence la montagne. Maintenant, ils dressent leur tente sur l'adorable pelouse du camping. À vrai dire, ils n'en possédaient pas en arrivant. Ils sont partis l'acheter quand la patronne a refusé de les laisser dormir allongés dans l'herbe, au milieu des caravanes.

Le camping accueille des habitués, les mêmes chaque année, de génération en génération. On s'invite à boire l'apéritif, on partage le jambon au chablis et le gratin, spécialité de la maison. Des barques aux couleurs vives se dandinent sur l'eau au bout de leur chaîne, dans une gaieté naïve de vacances. La plage est à côté, au creux d'une anse que prolonge un ponton gentiment désuet. Tout l'été, les dames des villages déploient serviettes et paniers chaque jour au même endroit, bataillant avec les touristes qui empièteraient sur leur territoire. Quoi d'autre ? Rien. C'est pour ça qu'on vient.

Personne n'a jamais vu Thomassin dans l'eau, ni même en maillot de bain. Les jours et les nuits, il les passe avec quelques gamins du camping, collé devant des jeux vidéo, à écluser des bières. C'est durant ce même été 2007 qu'il pousse la porte de la grande poste, à Montréal-la-Cluse. La conseillère financière remarque d'abord son allure. Sur ses vêtements, rien à dire, elle note même une certaine recherche. Pourtant, quelque chose cloche, elle ne saurait dire quoi. Un marginal, sans doute, ils débarquent dans les campagnes maintenant, moins que dans les grandes villes, bien sûr, mais on en voit passer au bord du lac, des jeunes, l'été surtout. À l'agence, la conseillère a déjà reçu un type avec un bouledogue, un autre avec un rat. Parfois, elle s'arrange pour débloquer les quelques euros nécessaires à maintenir ouverts les comptes les plus tendus. La Poste doit garder un rôle social, elle aime le répéter. On est humain, il faut aider, on est le service public, n'est-ce pas ? Thomassin lui annonce qu'il souhaite s'établir à Montréal et ouvrir un livret A. Il ne semble pas saoul, mais elle lui trouve une odeur d'alcool. Ou alors est-ce une impression, à cause de ce manteau de cuir noir qui suffit à le désigner comme un étranger ? Le genre de client pénible qui

vient, jour après jour, retirer trois sous sur son compte jusqu'au prochain versement des allocations. Elle en est sûre. À force, elle les repère.

Sur le formulaire, à la case « profession », elle le voit écrire « acteur ».

Elle n'a pas sursauté, l'habitude professionnelle. Une vedette ? Lui ? Comme Robert Lamoureux qui faisait sensation en descendant de sa décapotable en slip panthère ? Ou Charles Aznavour qui signait des autographes à la charcuterie de Montréal, quand il s'arrêtait acheter du pâté maison ? Encore un mythomane, elle pense. Mais Thomassin s'est déjà lancé, volubile, énumérant les tournages. Les anecdotes et les grands noms défilent, il parle d'une voix douce, pas désagréable. Il roule délicatement une cigarette, manque l'allumer, puis la range, s'excusant poliment. Plus rien ne l'arrête désormais, il raconte le film qu'il vient de terminer, il y a quelques semaines. Il tenait le rôle principal, sous la direction de Jacques Doillon. Est-ce qu'elle connaît Jacques Doillon ? Son cachet était de vingt mille euros, enfin 17 339 exactement, il précise. Il serait incapable de dire où ils ont filé en deux mois. Ses histoires s'étirent, filandreuses, pleines de détails enchevêtrés. Il est même question d'un César du jeune espoir qu'il aurait gagné au début de sa carrière.

Elle se dit : ça y est, il délire. Elle le dévisage maintenant : des yeux possiblement verts, des cils épais. Elle ne peut s'empêcher de lui trouver quelque chose de profond dans le regard. La drogue, peut-être ?

On en vient à ses revenus. Très naturel, il déclare toucher le RMI.

Elle en était sûre : tout ce baratin pour en arriver là. Dès qu'il quitte l'agence – enfin ! –, la conseillère saute sur Internet. C'est

vrai qu'il est acteur, elle le reconnaît sur un site spécialisé. Sa biographie recense plus d'une vingtaine de rôles, un tournage par an pour le cinéma ou la télé. Et le César non plus n'est pas une fable : il l'a gagné en 1991. Elle n'en revient pas. Tout serait vrai, et pourtant elle n'arrive pas à y croire. Pourquoi connaît-elle le nom des autres comédiens dont il a parlé et pas le sien ? De toute manière, qu'est-ce qu'un artiste viendrait chercher aujourd'hui sur les rives du lac de Nantua ?

Au camping, les vacanciers se plaignent de Thomassin. Certains commencent à en avoir peur. Le 14 juillet, il a tiré un coup de fusil en l'air. Un autre soir, emporté par un jeu vidéo, il a brisé son ordinateur en hurlant, comme un cavalier crève sa monture sous lui. C'était le seul objet qu'il s'était acheté avec l'argent de son dernier film. Son amie Corinne repart dans sa Kangoo grise. Trop de bruit, trop d'alcool, trop de disputes. Mireille, la patronne du camping, finit par lui demander de s'en aller aussi. Elle suppose qu'il a dû quitter la région, mais un samedi soir de septembre, à la messe de Montréal-la-Cluse, elle sursaute. Thomassin est là, agenouillé, à quelques bancs d'elle. On dirait qu'il prie. Il a emménagé dans le vieux village quelques jours plus tôt.

Cette partie-là du bourg garde son jus de campagne. Longtemps, il y eut des vaches, une rivière, une comtesse dans son château, qui semble parfois y être encore. Une venelle étroite se tortille à flanc de montagne, où les voitures se croisent à peine : c'est la rue principale qui passe devant l'église, puis débouche sur une placette avec une belle fontaine où les bêtes se relayaient pour boire. Les maisons se serrent les unes contre les autres, presque toutes semblables. On entre par ce qui était l'écurie, les animaux se tenaient en bas, le foin en haut. Derrière, vient

la cuisine, servant à tout. Du linge claqué sur un fil, les bûches coupées s'alignent en tas sous des bâches blanches. Les potagers finissent au ras des prés, les limites du village se fondent dans le paysage, la plaine et le lac d'un côté, la montagne et les sapins de l'autre. S'occuper du bois, savoir conduire très vite sur la neige ou éviter de nuit un sanglier garde ici tout son sens.

L'industrie du plastique fait maintenant vivre la région, des usines en chapelet, petites ou grosses, s'égrènent sur une vingtaine de kilomètres. La « Plastic Vallée », annoncent triomphalement les panneaux sur l'autoroute, premier pôle européen du secteur. Montréal-la-Cluse est devenu un bourg ouvrier, mais le temps s'y écoule toujours comme à la campagne, entre la maison et le jardin.

Thomassin a loué un studio dans une bâtisse ancienne près de la fontaine, deux étages, quatre petits appartements occupés en général par des gens sans grands moyens. « Des cas sociaux », commente un agent immobilier. Il l'a baptisée la « maison des catastrophes ».

Le logement de Thomassin est au sous-sol, une sorte de cave, à laquelle on accède aussitôt après l'entrée. Il faut ensuite descendre trois marches pour pénétrer dans une pièce qu'éclaire péniblement un soupirail au ras du trottoir.

Depuis sa fenêtre, la voisine du premier étage le regarde vadrouiller, faire hurler sa musique, remonter les ruelles en parlant tout seul, une canette à la main, ses cheveux bruns très courts plaqués sur la tête. Ici, personne ne fait ça. Parfois, quand la voisine cuisine, il se coule sur son palier en reniflant comme un chat. « Ça sent bon », il dit. Alors, elle lui prépare « son » assiette, c'est devenu une habitude entre eux, du riz, des patates, du poulet, des plats du Cap-Vert, son pays à elle. Avec son mari,

elle est arrivée il y a trente ans pour le travail, ouvriers dans le plastique, comme tout le monde.

Elle regarde Thomassin engloutir sa gamelle sous les photos de famille et les chromos éclatants des îles, où des Jésus s'arrachent le cœur de la poitrine. Au fond, elle n'est pas mécontente qu'un des locataires se révèle plus démuné qu'elle.

C'est en face que se trouve la petite poste, la seconde agence de Montréal-la-Cluse.

Des années durant, la région a envié sa petite poste au village de Montréal-la-Cluse. N'importe où ailleurs, elle aurait déjà fermé. En ces temps de débâcle dans les services publics, la grande agence pourrait déjà sembler un luxe dans une bourgade de 3 900 habitants. Voyez Nantua, de l'autre côté du lac : l'auguste capitale politique du Haut-Bugey n'est plus qu'une sous-préfecture sans sous-préfet, abritant une vague permanence administrative dans l'ancien couvent des Sœurs Augustines. L'hôpital, la maternité, les mutuelles sociales et agricoles ou le service des hypothèques, tout a été compressé, délocalisé, précarisé, fermé. Devant la gare, les trains passent mais ne s'arrêtent plus. Près de six cents emplois institutionnels ont disparu par vagues, en silence, un des plus grands plans sociaux de la région qui n'a jamais dit son nom. « Bientôt, il faudra du piston pour avoir sa chimio », s'enflamme un commerçant, un des derniers à s'accrocher, rue de l'Hôtel-de-Ville. Il s'interrompt : « Vous trouvez que je répète toujours la même chose ? » Les clients acquiescent du menton, en rigolant.

Dans le vieux village de Montréal, la petite agence, elle, a survécu. Installée dans l'ancienne laiterie près de la fontaine,

on dirait une poste de poupée. L'employée s'appelle Catherine Burgod. En cet automne 2007, ses amies sont souvent les premières à pousser la porte. Dès l'ouverture, à 8 h 30, elles apparaissent l'une après l'autre, traversant le bureau d'accueil pour filer directement au fond, dans la salle de repos. Là, un évier et une table occupent tout l'espace : les premières prennent une des chaises dépareillées, les dernières piquent une fesse sur le rebord de la fenêtre. On se serre parfois à six ou sept, on fume, même si c'est interdit, avec des rires de collégiennes. Ça y est, leur rituel du matin peut commencer. Elles ne pourraient plus s'en passer.

Elles forment une compagnie de femmes, comme il en existe d'hommes, des copines, la bande de la poste. L'une a ouvert une boutique, l'autre travaille dans une usine de plastique, une troisième à la commune. Certaines ont pu se perdre de vue un temps, quitter le village pour des études, du boulot, un mariage. Puis, la quarantaine approchant, elles sont retournées dans le territoire clos de l'enfance, ancrées de nouveau à quelques pas les unes des autres entre la poste, la mairie, l'église, comme au temps de la grotte aux chauves-souris près de la Vierge blanche ou de la luge derrière le cimetière. Le jour n'était pas encore levé quand l'autocar démarrait en hiver vers le collège de Nantua. Dans les lambeaux de brume par-dessus le lac, elles imaginaient des bêtes monstrueuses et des vaisseaux fantômes. Alors, elles se cachaient les yeux, en criant : « On est en plein film d'horreur. »

Dans la salle de repos, la cafetière gargouille avec des humeurs de vieille bête. Trois tasses, deux cuillères, le sucre dans une grosse boîte ronde circulent de main en main. L'une a gardé son manteau, annonçant qu'elle reste quelques minutes seulement. « Mais qu'est-ce que vous pouvez bien vous raconter pendant tout ce temps ? » s'était un jour écrié un mari. La copine n'avait

pas daigné répondre. Est-ce que ces choses-là s'expliquent ? Elles refont le monde, évidemment. Leur monde à elles : « Nos vies, nos hommes, nos galères. » On donne son avis sur tout, on regarde des conneries sur Internet, on passe les histoires en revue, la sienne et celles des autres. La poste de poupée est leur royaume.

Quand quelqu'un entre dans le bureau, un vrai client s'entend, la bande de copines essaie de se faire plus discrète. Les locaux sont si petits qu'on les aperçoit quand même derrière la porte entrouverte. On les entend étouffer leurs rires. Une dame achète un carnet de timbres, une autre vient chercher un colis, peser une lettre. Un homme retire cent euros. Toujours les mêmes opérations, les mêmes têtes, des habitants du vieux village ou de la zone autour. À vrai dire, on ne se bouscule pas au guichet, une quinzaine de personnes par jour, des journées sages, sans surprise. Il y a d'ailleurs si peu de fréquentation qu'un point de vente SNCF – billets de train et de car – a été rajouté pour éviter la fermeture.

« De toute façon, la moitié de ceux qui fréquentent la petite poste viennent pour Catherine Burgod », blague souvent un responsable de la grande poste, près du lac. C'est une belle grande femme, blonde la plupart du temps, avec des faux airs de Sophie Marceau. Elle résiste rarement à entrer dans un magasin, organise des sorties shopping à Annecy ou pour les soldes à Lyon et Paris, aller-retour dans la journée. « Tu as vu mon nouveau sac ? Et mes boucles d'oreilles ? » L'imprimé léopard ne lui fait pas peur, les hautes bottes rouges non plus. En public, Catherine Burgod respire le tout-va-bien, sourires, embrassades, questions sur sa santé, celle de ses deux enfants et son mari. Surtout ne pas oublier les nouvelles de son père, Raymond Burgod. C'est quelqu'un dans le canton, un nom connu. Pendant trente-six ans, il a travaillé à

la mairie de Montréal, comme directeur général des services, le numéro 2 après le maire. Son départ à la retraite, quelques années plus tôt, avait été un événement, la presse locale s'était déplacée. Depuis, il n'a rien cédé de son influence. Il continue d'officier comme adjoint au maire, chargé des finances. À la commune, on met discrètement en garde les nouveaux embauchés : « Fais gaffe, il sera toujours dans ton bureau à imposer ses points de vue. Burgod, il ne fait pas de cadeau. »

À la petite poste, il arrive aussi que passe un chef ou un préposé. Au début, les copines s'étaient inquiétées : « Tu n'auras pas de soucis, au moins ? » Catherine Burgod avait haussé les épaules. « On ne fait rien de mal. » Elle se sait irréprochable. Avec des manières de jeune fille comme il faut, elle sert les personnes âgées à domicile, se lève pour accueillir les voisines quand elles viennent chercher l'argent de la semaine. Elle gère l'agence seule avec une collègue, qui fait les remplacements.

Dans la salle de repos, les minutes fondent doucement dans les tasses à café. Quelle heure est-il ? Le téléphone de Catherine Burgod sonne et son visage se ferme. C'est lui. Lui, son mari. Il le reconnaîtra plus tard : il l'appelait trop souvent, il ne la lâchait pas. Par réflexe, les petites cuillères se sont arrêtées de tinter dans les tasses des copines. Une bulle de silence a envahi la pièce. Le mariage a été la grande aventure de leurs vingt ans. Le divorce sera celle de leurs quarante ans. Presque toutes en sont là : le faire ou pas. La séparation les occupe autant que leurs noces jadis. Elles en discutent des heures, elles en rient. Enfin, pas toujours. Le mari de Catherine Burgod ne veut pas en entendre parler, son père pas davantage, ce qui n'est pas l'aspect le moins important. Il avait tenu à célébrer lui-même le mariage à la mairie. Son discours commençait par « ma petite mésange ». La mésange

était en orange, un imprimé fantaisie. Même après la cérémonie, personne n'aurait eu l'idée de l'appeler par son nom d'épouse : Catherine Burgod était restée Catherine Burgod. Plusieurs fois, elle avait essayé de s'installer ailleurs, dans une station de ski ou dans le Midi, mais toutes ses tentatives d'évasion avaient échoué. Elle n'avait jamais osé aller au bout.

Maintenant, elle lève les yeux au ciel. « Je vais me foutre en l'air. Je serai mieux là-haut, débarrassée de tout. » Entre elles, les copines se rassurent. Tant qu'elle en parle, ce n'est pas trop grave. Elles l'ont toujours connue comme ça, capable de changer d'humeur d'un instant à l'autre. Un rien la contrarie aux larmes, puis, d'un coup, elle se reprend, joyeuse et drôle. À présent, Catherine Burgod s'enflamme pour sa cousine, qui doit s'installer au Québec. « Je vais me glisser dans ses bagages. Vous viendrez me voir ? » Elle voudrait à la fois mourir et partir au Canada.

La conversation repart, elles sont à nouveau ces jeunes filles qui passaient des après-midi entiers sur le muret à l'ombre des platanes, autour du flipper au Milk Bar, dans les fêtes au bord du lac, en balade sur des pédalos piqués en pleine nuit. Nantua était alors la ville la plus excitante à la ronde, on y venait d'Oyonnax ou de Genève. Et les soirées au Barracuda à Orgelet, vous vous souvenez ? Et au Cize, à Cize, cette minuscule salle de ferme transformée en boîte de nuit par un allumé ? Il paraît que c'est devenu un club échangiste. Désormais, elles ont des enfants qui font du poney, qui jouent de la flûte traversière, qui étudient à l'université. Et, à nouveau, elles veulent sortir entre elles.

En face, dans la « maison des catastrophes », ça crie, des objets volent. Le voisin cap-verdien est hors de lui : sa femme a encore invité Thomassin.

Table

Prologue	9
I. Le crime	13
II. La chasse	67
III. Les larrons	135
IV. Le choc	209